

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Gil Courtemanche, Annie Cloutier

Jean-François Crépeau

Number 139, Fall 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/62416ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Crépeau, J.-F. (2010). Review of [Gil Courtemanche, Annie Cloutier]. *Lettres québécoises*, (139), 24–25.

☆☆☆ 1/2

Gil Courtemanche, *Le monde, le lézard et moi*,
Montréal, Boréal, 2009, 232 p., 22,95 \$.

« Je n'ai pas raté ma vie, je suis passé à côté. »

Je me souviens de Gil Courtemanche en jeune journaliste interviewant Marcel Dubé sur la rive du Richelieu dans un documentaire consacré au dramaturge. Puis, il a été des informations télévisées avant de se mettre à l'écriture. En 2002, il y a eu un premier roman, *Un dimanche à la piscine à Kigali*, où il racontait le désarroi et l'impuissance de tous devant le génocide rwandais.

C'est dans une atmosphère semblable que baigne *Le monde, le lézard et moi*, roman paru à l'automne 2009. Nous y partageons quelques mois dans la vie de Claude Tremblay, juriste à la Cour pénale internationale de La Haye.

Qu'est-ce qui pousse un jeune Québécois à entrer dans ce cercle d'initiés veillant sur la justice planétaire? Fils unique, Claude est un adolescent modèle, un élève brillant, un sportif performant, mais aussi un garçon sans cesse préoccupé des autres. Il suffira d'un professeur de philosophie au cégep pour qu'il s'engage dans divers mouvements sociaux d'avant-garde et pour que le geste batte au même rythme que ses pensées.

JUSTICE POUR TOUS

Claude se marie et ne parvient pas à mener simultanément sa vie amoureuse et ses engagements sociaux. Devenu juriste, il a un contrat avec une ONG en Côte-d'Ivoire où il doit garantir la distribution de milliers de doses d'un vaccin. Or, exercer ses responsabilités en respectant la culture de ce pays lui est impossible et une erreur stratégique le force à quitter l'Afrique rapidement. À la suite de cet échec, il est engagé à la Cour pénale internationale de La Haye car, dit-il, « j'ai trente-cinq ans, je crois en la justice ». Son séjour aux Pays-Bas, « le plus civilisé des pays barbares », l'amène à documenter le procès de Thomas Kabanga accusé d'avoir utilisé le service d'enfants soldats pour mener à terme ses projets meurtriers.



GIL COURTEMANCHE



Claude est déchiré par le témoignage des enfants autant que par l'absence de vie affective. Il y a bien Myriam, une Guinéenne faisant partie de l'équipe qui rédige les décisions des juges, qu'il aimerait mieux connaître, mais elle est comme un oiseau blessé, effrayé par la présence des hommes.

L'ARROSEUR ARROSÉ

La cause de Kabanga arrêtée pour « vice de forme », Claude décide de se rendre à Bunia pourchasser le tortionnaire. Myriam l'y accompagne jusqu'au jour où il se laisse à nouveau envahir par sa soif de justice qui l'oblige à défendre celui contre qui il a accumulé de solides preuves d'un crime ignoble envers des enfants.

À travers une trame narrative serrée, aux péripéties et aux rebondissements semblables à un docudrame, Gil Courtemanche nous entraîne dans les

coulisses de l'un des organismes dont la raison d'être, la justice pour les oubliés de la terre, est indispensable en ce XXI^e siècle. Mais la Cour pénale internationale de La Haye est aussi une aventure humaine et, là où il y a de l'homme, il y a de l'homme. L'idéal de Claude finira par le perdre, n'étant pas lui-même parvenu à créer l'équilibre entre sa passion de la justice et sa passion amoureuse.

☆☆☆☆

Gil Courtemanche, *Je ne veux pas mourir*, Montréal,
Boréal, 2010, 232 p., 19,95 \$.

« Quand on est malade, vivre est un travail. »

Publier deux romans en un peu moins d'un an, ce n'est pas rien. D'autant plus que *Le monde, le lézard et moi* (Boréal, 2009), nous l'avons vu plus haut, est remarquable en ce qu'il donne un justicier aux atrocités faites aux enfants soldats. L'auteur y distingue aussi la raison du devoir accompli et la passion amoureuse.

Cette fois, Gil Courtemanche a choisi de raconter une histoire gravitant autour de sa propre existence. Cela étonne d'abord, l'homme Courtemanche ne semblant pas de ceux qui s'épanchent sur la place publique. Mais une fois l'idée d'autofiction comprise — c'est-à-dire que l'objet de la narration est tiré d'expériences personnelles, mais que la trame demeure une fiction —, on se laisse prendre au bien écrit, au bien raconté et, surtout, à cette



ombre qui plane sur une peine d'amour et un cancer du larynx.

AUTOFICTION

L'écriture d'abord. Le roman est constitué d'une suite de plans-séquences alternant de l'amour en allé au développement de la maladie. Cela donne des chapitres brefs, les plus courts étant semblables à des flashes inspirés par l'émotion du moment. Puis, il y a que les liens entre le départ de l'amoureuse Violaine et l'apparition ou le traitement du cancer sont éminemment serrés.

Le narrateur obligé, c'est bel et bien Gil Courtemanche, l'homme à la moue boudeuse. Du moins, l'image que l'écrivain a de lui-même ou qu'il perçoit dans le regard des autres. Une mise à nu, diront certains. Possible, car la frontière entre ce qui distingue l'auteur de son personnage n'est connue que de lui-même.

L'AMOUR

L'écrivain-narrateur a rencontré Violaine, qu'il considère comme sa première et dernière femme, quand elle est venue l'interviewer au moment de la parution d'un livre précédent, vraisemblablement *Un dimanche à la piscine à Kigali*. Ce fut un coup de foudre, puis la quête amoureuse s'est installée. De ce qu'il raconte de sa vie de couple, nous retenons qu'il n'a pas entretenu le quotidien de sa relation amoureuse, puisqu'il considérait Violaine comme une Pénélope du XXI^e siècle attendant béatement Ulysse.

LA MORT

Mais il y a une autre dimension à ce roman, et c'est l'apparition des premiers symptômes d'un cancer du larynx. Confirmée par les examens médicaux, la maladie va devenir la raison pour laquelle Gil C. va se battre. Il n'est pas question pour lui de mourir tant qu'il n'a pas convaincu Violaine de rentrer à la maison. Si cela n'advient pas, il livrera un combat au cancer tant que vivra sa vieille mère. Or, malgré son état de santé et son statut d'homme seul, il se défend contre la maladie sans grande conviction, continuant de fumer, de boire des ballons de rouge et de flirter tantôt avec une barmaid qui l'écoute gémir, tantôt avec le personnel féminin de l'hôpital où il est traité.

Rien d'étonnant alors que le roman n'ait pas une véritable fin heureuse, si Gil C. est en rémission du cancer, mais ne tient pas plus à la vie qu'avant. Puis il sait que Violaine ne reviendra pas. Alors il se tourne vers une amie libraire, le corps et l'esprit devant exulter comme il faut boire ou manger.

ŒUVRE DE MATURITÉ

Je ne veux pas mourir seul est une œuvre achevée. Sa trame et son écriture témoignent de la maturité de l'écrivain. En prime, nous y notons de nombreuses phrases dignes d'une anthologie, qui parsèment la narration et nourrissent notre réflexion. La phrase servant de titre à cette chronique, « Quand on est malade, vivre est un travail », est un exemple, comme ces autres : « Vivre pour ne pas déranger les autres par notre mort. Vivre par politesse, par respect. Vivre comme une occupation, un état et non pas une passion. »

Gil Courtemanche ne donne pas à lire une histoire hop! la vie, mais étame le miroir de l'indifférence de vivre quand on n'a pas su retenir sa véritable raison d'être, celle de la passion amoureuse.

☆☆ 1/2

Annie Cloutier, *La chute du mur*, Montréal, Triptyque, 2010, 301 p., 23 \$.

Chronique du temps arrêté

Un premier roman jugé excellent crée une attente que le second ne comble pas toujours. C'est, je crois comprendre, l'expectation prudente qui guettait *La chute du mur*, le nouveau roman d'Annie Cloutier dont *Ce qui s'endigue* (Triptyque, 2009) fut considéré comme « un premier roman solide ». Pour ma part, j'ai abordé *La chute du mur* l'esprit tout dégaïté, et ce fut bien ainsi.



ANNIE CLOUTIER

La romancière nous invite à suivre deux avenues narratives, l'une menée par une voix hors champ, l'autre par une narratrice dont l'identité se précise au fur et à mesure que la trame se déroule. Cette mécanique fonctionne jusqu'à ce que les personnages se confondent et qu'il n'y ait plus qu'une seule et même trame.

LIV ADOLESCENTE

Le premier temps, c'est celui d'une fille unique habitant une banlieue cossue de la capitale nationale. Liv, prénom emprunté à la comédienne fétiche de Bergman, traverse une adolescence dorée dont la langueur finit par l'ennuyer. Pour chasser sa morosité, elle s'inscrit à un programme d'échanges qui va la mener en Allemagne, le temps d'une année scolaire. La famille chez qui elle s'installe a un régime de vie austère et elle s'ennuie plus que chez elle. Elle se lie alors d'amitié avec une consœur délurée qui l'entraîne dans une aventure dont Liv ne sortira pas intacte.

LIV ADULTE

Le deuxième temps de *La chute du mur*, c'est celui d'une traductrice installée à New York avec sa fille Sabine. Mère et fille voient s'écrouler une des deux tours victimes du 11 septembre 2001. Sabine aura peine à oublier cette scène apocalyptique. Mais pourquoi la mère et sa fille semblent-elles enfermées dans un univers hyperprotégé? Petit à petit, ce qui semble d'abord mystérieux devient limpide, leur histoire s'imbriquant à celle de Liv.

Annie Cloutier mène bien l'organisation de son projet d'écriture. Entre la chute du mur de Berlin et celle des tours du WTC, la symbolique de ces événements s'intègre parfaitement aux épisodes de la vie de Liv, en 1989 et en 2001. Un bémol cependant : le passage d'une adolescence dorée à la vie de jeune femme prudente que Liv emprunte est trop soudain pour être totalement crédible.

Cela dit, *La chute du mur* représente bien les aléas auxquels est soumise la génération actuelle des trentenaires, qui n'a rien à envier à celle des baby-boomers. Cela rappelle que du cocon familial à la mondialisation, il n'y a plus de véritable distance. ■